



Belgique - België
P.P. - P.B.
1040 Bruxelles 4
Brussel
BC 4848

La Lettre de la Communauté

39^e année – 4^e trimestre 2013 – n° 121
Numéro d'agrément postale: P 302010
Bulletin trimestriel de l'association sans but lucratif
La Communauté du Christ Libérateur
Rue du Marché-au-Charbon, 42, 1000 Bruxelles

La Communauté du Christ Libérateur

Groupe de chrétiens, gay et lesbiennes – asbl

Adresse: rue du Marché-au-Charbon, 42, 1000 Bruxelles

Téléphone: 0475/91.59.91 – Courriel: ccl@ccl-be.net

Compte bancaire: IBAN = BE85068211312406 ; BIC = GKCCBEBB

Fonds de solidarité: BE85068211312406 avec en communication la mention « Fonds de solidarité »

Site internet: <http://www.ccl-be.net/>

Membre de la Coordination Holebi Bruxelles et d'Arc-en-ciel Wallonie.

Nos activités générales

Week-ends de réflexion sur différents thèmes et recollections. Participation à la *Gay Pride*. Animation d'une veillée de prière pour les malades du sida. Souper de Noël.

Réunion de prière : à Bruxelles, le 1^{er} vendredi du mois, à 19h00.

Les antennes locales

Bruxelles : bxl@ccl-be.net

Réunion mensuelle le deuxième dimanche du mois à 19h00 à 1000 Bruxelles.

Liège : liege@ccl-be.net

Réunion mensuelle le dernier vendredi du mois à 19h30 pour partager nos expériences, nos témoignages, notre vécu.

Namur-Luxembourg : namur@ccl-be.net

À la fois, lieu d'accueil, de convivialité et de dialogue, l'antenne Namur-Luxembourg de la CCL se réunit à Assesse, chaque troisième vendredi du mois, à 19h30.

Services communautaires

La Lettre de la Communauté : bulletin trimestriel de l'association. Il est possible de télécharger les anciens numéros, sur notre site internet, à la rubrique « Archives ».

Entretiens possibles avec un prêtre, un pasteur ou un animateur, sur demande.

Permanence téléphonique : n'hésitez pas à demander toutes les informations sur nos rencontres, nos activités, les associations sœurs et amies, les lignes d'écoute téléphonique, etc. Vous pouvez former le 0475/91.59.91. En cas d'absence, laissez un message sur la boîte vocale.

Les articles de la *Lettre* n'engagent que leurs auteurs. Ils n'expriment pas nécessairement la position du conseil d'administration ni de l'éditeur responsable.

Éditeur responsable : J. Vincent, rue du Marché-au-Charbon, 42, 1000 Bruxelles.

Le mot du CA

Oser espérer

C'est forts de cette parole méditée lors de notre week-end à Wavreumont que nous avons continué nos chemins.

Lors de la fête qui nous a rassemblés à Assesse dans la joie de Noël, nous avons entendu que c'est au plus concret de nos vies que Dieu vient manifester sa tendresse en Jésus, ce bébé couché dans la crèche.

Alors, le début d'un vieux conte de Noël s'est rappelé à nous. « Dans la nuit, nous prendrons nos chandelles pour aller sur le chemin obscur vers la clairière... »

Avancer, parfois dans l'obscurité, c'est manifester que l'espérance en nous n'est pas éteinte.

Avancer, en prenant notre chandelle pour éclairer le chemin.

En 2014, notre communauté fête ses quarante ans. Quarante années au cours desquelles chacun à son tour a pris une chandelle pour éclairer son chemin et le chemin des autres, les uns après les autres...

En vivant l'aventure de la communauté, nous avons mis nos pas en mouvement pour que chacune et chacun voient sa vie éclairée d'un jour nouveau. Notre charte le dit avec force au premier paragraphe: « La Communauté du Christ Libérateur (...) se veut communauté de personnes gay et lesbiennes qui, en communion avec le Christ et en adhésion aux Évangiles, **souhaitent cheminer ensemble** pour partager leur vécu dans un climat d'accueil, de respect, d'écoute et de convivialité, pour parvenir à une conscience positive de soi dans la paix du cœur et la joie du corps. »

Certains parmi nous ont donc été des éclaireurs. D'autres personnes en dehors de la Communauté se sont faites proches de nous au point que nous disons également dans notre Charte que : « La Communauté affirme aussi l'importance qu'elle attache au Christ-Jésus, à son côté fondamentalement humain, ainsi qu'à l'actualité libératrice de son Message. Elle exprime sa gratitude à tous ces hommes et ces femmes qui, au sein des Églises institution-

nelles ou en dehors d'elles, ont enrichi et enrichissent encore par l'exemple de leur vie le témoignage chrétien. »

Quarante ans, c'est une occasion de plus qui nous est donnée de rendre grâce pour les étapes franchies et aussi pour nous tenir ouverts à ce qui doit encore advenir en nous, au sein de nos antennes et dans notre société. Cet avènement, c'est une libération davantage approfondie que vient vivre avec nous Jésus. Nous le savons, dans nos obscurités, nous ne sommes pas seuls. Il vient allumer le feu qui ne s'éteint jamais, ce feu qui brûle et éclaire, comme la flamme de nos chandelles de Noël.

Avec le Christ libérateur, nous pouvons oser espérer que nos nuits s'effacent devant le jour promis, que nos angoisses s'apaisent dans la tendresse d'un échange entre nous, que nos découragements s'estompent par la dynamique vécue dans nos activités et nos moments privilégiés de rencontre.

Alors au seuil de cette nouvelle année, nous voulons vous souhaiter, à chacune et à chacun et à l'ensemble de notre Communauté, d'oser espérer et de prendre résolument nos chandelles pour éclairer le chemin de celles et ceux qui doutent d'eux-mêmes et de la vie... Ensemble nous n'avons plus peur de la nuit puisque Noël, sans oublier Pâques, annonce haut et fort notre libération et fait briller la lumière dans laquelle nous pouvons vivre.

Très heureuse année 2014 !

Nous vous le disons avec toute notre amitié.

Ben, Bernard, Michel, Philippe et Vincent



La vie de la Communauté

Antenne de Bruxelles

Compte-rendu de la réunion d'octobre 2013

La réunion du mois d'octobre a été animée par notre ami Michel Elias et avait pour thème le pape François.

Ont d'abord été rappelées les neuf priorités du pape : en finir avec le cléricalisme, sortir sur la frontière, renoncer à la rigidité passéiste, réformer la gouvernance, réinstaller la collégialité, reconnaître les laïcs, parler en direct au peuple, repenser la fonction pontificale et dénouer les nœuds (au moyen d'une pastorale destinée aux personnes « hors des clous »).

La question a été soulevée de savoir si ce discours est vraiment innovant ou s'il ne s'agit pas des mêmes choses présentées sous un autre emballage. Nous avons souligné un changement de focus : d'abord accueillir les personnes et dialoguer avant de parler des problèmes. Ce changement de posture est reçu comme une attitude prophétique et un appel à un retour personnel à sa conscience (Qui suis-je pour juger ?)

Certes il y a une attente et tout n'est pas gagné, car le chantier est énorme, mais deux points du concile Vatican II toujours en attente, la synodalité et le rôle des laïcs, sont au cœur du changement et de tensions au sein de l'Église.

Compte-rendu de la réunion de décembre 2013

Nous étions quelques membres réunis pour réfléchir à la réponse que la CCL pourrait donner à la consultation préparatoire au synode extraordinaire ayant pour thème « Annoncer l'Évangile dans les défis pastoraux d'aujourd'hui concernant la famille ».

Nous avons remarqué que les questions ne sont pas toujours très claires, que leur formulation peut poser problème, être maladroite et qu'elles s'inscrivent parfois dans une approche thomiste plus accessible aux clercs qu'aux laïcs.

Il peut sembler étonnant notamment de s'intéresser à la contraception et à la réduction des naissances, après s'être interrogé sur l'éducation des enfants. Parler de loi naturelle risque de perdre de vue que, selon l'enseignement de Jésus, l'homme est premier et qu'il importe de vivre selon la loi surnaturelle de l'amour.

Nous avons rappelé que le vécu belge a été beaucoup plus serein que ce qui s'est passé en France.

Nous avons insisté sur le fait que, si l'on n'établit pas de différence de valeur quant à l'amour de deux personnes qui s'aiment, qu'elles soient ou non du même sexe, alors la pastorale doit être la même, tout en tenant compte des spécificités propres à chaque couple.

Globalement, nous sommes dans l'attente d'une disposition bienveillante à l'égard de tout croyant.

L'Église ne peut, sous peine de violence, faire fi d'une histoire, notamment en ce qui concerne les divorcés.

José

Antenne de Liège

Compte-rendu de la réunion de septembre 2013

Nous avons profité de cette réunion pour préparer la rencontre avec notre nouvel évêque, Mgr Jean-Pierre Delville, au mois d'octobre.

Compte-rendu de la réunion d'octobre 2013

La visite du nouvel évêque au sein du groupe de Liège, en réponse à notre invitation envoyée au lendemain de sa nomination, a été un moment riche pour chacune des personnes présentes, puisque Monseigneur Delville avait accepté de prendre du temps pour nous écouter.

Chacun a eu la possibilité de se présenter et d'exprimer, en toute confidentialité, une partie de son vécu. Les témoignages furent très différents : une homosexualité vécue positivement à travers des expériences de couples épanouis ou, au contraire, vécue avec difficultés, et sur laquelle l'emprise du discours de l'autorité ecclésiale était plus ou moins présente, en fonction de l'histoire de chacun.

Après avoir remercié chacun pour l'authenticité de ce qui avait été dit, notre évêque a rappelé les mots du pape François : « Qui suis-je pour juger? » Ces mots prouvent l'évolution de la perception sur l'homosexualité mais celle-ci reste, pour lui, un mystère à découvrir, même si l'Église est lente et peureuse face aux réalités sexuelles.

Bien que le mariage hétérosexuel reste la référence pour l'Église (car source de fécondité), nous avons pu entendre qu'en tant que « différents », nous avons aussi la possibilité de vivre cette même fécondité dans la mesure où nous donnons la vie autour de nous ;

ceci faisant appel à la conscience de chacun pour bien faire les choses sans qu'elles ne soient opprimantes pour autrui.

Et c'est cette attitude positive qui va faire changer les mentalités.

L'évêque, en scientifique, a comparé notre association à un « laboratoire » pour l'Église. En effet, cette dernière nous observe, voit comment nous vivons, comment nous fonctionnons, quelles activités nous organisons, et c'est sur base de ces observations qu'elle se fait une idée des gays et lesbiennes.

Après nous avoir observé et écouté pendant cette soirée, Mgr Delville a conclu notre rencontre en disant que le nom de notre communauté, « Christ libérateur », doit faire signe, car source de salut. Tels que nous sommes, nous avons la possibilité d'être témoins de cette libération et de montrer qu'il est possible de concilier sexualité et évangile.

Que Monseigneur soit ici remercié.

Je remercie aussi Roger pour m'avoir aidé à rédiger ce rapport.

Compte-rendu de la réunion de novembre 2013

Nous avons partagé nos idées à propos du questionnaire pour le synode des évêques et répondu ensemble aux questions (surtout celles du point 5 lié aux familles homoparentales).

Jean-Pierre

Antenne de Namur-Luxembourg

Compte-rendu de la réunion d'octobre 2013

Nous avons reçu ce mois un ancien aumônier de prison. Il nous a expliqué son parcours et l'organisation de ce service d'Église. Il nous a dit la manière dont on est remis en question en y rencontrant l'humanité dans sa pauvreté, dans sa souffrance, mais aussi parfois dans les richesses cachées dans le cœur de certains. Il nous a lu des témoignages et prières de détenus rassemblés sur plusieurs années

Nous avons ensuite débattu et échangé sur le constat peu réjouissant concernant la situation actuelle des prisons. Celle-ci est une punition infligée par la justice, mais, dans un deuxième temps, devrait être un temps de réintégration dans la société et c'est là que le

bât blesse. Au lieu de remettre les hommes debout, on les déshumanise, on les enfonce. Que peut faire l'aumônier dans cette grande machine (machine à casser et à détruire) ? Il peut être celui qui écoute sans juger. Les célébrations en prison sont un espace d'un peu de liberté. Si certains y participent par foi, beaucoup y viennent pour une parenthèse, un moment de calme et de détente, un moment d'humanité.

La rencontre s'est poursuivie par un échange sur notre situation de chrétiens gay et sur l'ouverture d'une partie non négligeable du clergé dans notre région.

Michel



Activités communautaires

Oser l'Espérance ! ou l'amour du « prochain pas »

WE de recollection de la CCL animé par Dominique Collin, O.P. à Wavreumont du 8 au 10 novembre 2013

« Je n'ai qu'un Dieu, c'est le Dieu du texte »

« La première démarche de la foi, c'est l'incroyance »

Dominique Collin a le sens de la formule. Elles lui viennent spontanément, répondant à une question ou dans le fil du discours. Ce sont autant de petits bijoux qui fascinent l'esprit, on n'a pas fini d'y penser que déjà Dominique est plus loin dans le cours de sa pensée. Ceci explique la difficulté de rendre compte de cette retraite à Wavreumont de façon exhaustive .

Je me contenterai donc de refléter quelques idées majeures que j'en retiens et cela tout à fait subjectivement. Les éventuelles hérésies sont à attribuer au narrateur (j'aime beaucoup en dire, elles me rafraîchissent).

La thématique choisie était « Oser l'espérance ». Le mot « espérance » est à prendre au sens dynamique d'une action, au sens de l'action d'espérer, c'est à dire être ouvert à l'avenir. Soyons des prophètes c'est-à-dire des personnes qui dénoncent des dysfonctionnements, qui appellent au changement. Combattons (en nous d'abord) les fausses images de Dieu, des images malsaines de Dieu, d'un Dieu qui nous fige dans des croyances toxiques. Nietzsche dans ce sens est un des plus grands théologiens de l'histoire du christianisme ; il décape Dieu des représentations malsaines dont on l'a affublé.

Nos désespérances prennent parfois la forme du nihilisme, c'est quand on n'espère plus rien ou quand on n'a plus d'autre attente que celle de petits « riens ». Des riens qui peuvent prendre l'apparence de spiritualité « pop », mélange d'astrologie, d'écologie, de techniques de croissance-personnelle, de séances de méditation et de prozac. Dans la Bible, il n'y a pas de « spirituel » dans les nuages, le spirituel n'est pas une fuite, mais agit dans la réalité, transforme les choses, les corps, les gens, l'Histoire. Dans la spiritualité « pop », il faut produire du soi. C'est épuisant d'être soi, de produire du « je », de devoir exister dans un régime compétitif où on est tout à la fois responsable-complice et victime. On a alors besoin de divertissement. Nos quêtes du bonheur ressemblent au parcours de consommateurs-pigeons. Car le bonheur est une fraude commerciale. On nous le présente comme la satisfaction maximale du plus grand nombre possible de besoins. Addition de plaisirs, d'instantanés jouissifs qui peuvent s'acheter. Avoir, pouvoir et paraître sont les moteurs de l'accomplissement de soi. Être riche, jeune et célèbre. Il faut sans doute dénoncer ces idoles, cette tyran-

nie du bonheur. Saint Paul parle de « la vie selon l'esprit ». Il ne faut donc pas entendre le mot « esprit » comme séparé du réel corporel, du matériel. Quand nous pensons « spiritualité », nous nous représentons trop souvent une chose en dehors de nous, dans un ciel de nous même, détaché ou cantonné dans un moment séparé (la messe du dimanche, un WE de récollection, un rassemblement festif style JMJ). Notre vision du spirituel participe à notre mal-être. En revanche, le message biblique est un message de guérison, selon lesquelles les choses peuvent radicalement et réellement changer.

Si on prend les premiers mots de la Bible (Genèse : « Au commencement... ») et les derniers (Apocalypse : « Viens... »), on a le résumé de toute la Bible : « Au commencement, viens... » C'est le message adressé aux patriarches (Abraham) et qui est redit tout du long. C'est le message d'espérance qui affirme qu'on est toujours au commencement de quelque chose. Que les choses vont changer et qu'on y est associé (viens !). Quelque chose s'ouvre, il y a toujours un avenir possible, on va de commencement en commencement. Cette dynamique de l'existence cette espérance réelle, c'est la foi. Nous sommes des « néophiles ». « Voici que je fais toute chose nouvelle ». La foi, c'est aimer le neuf. Ne pas être conservateur, ne pas se retourner vers un passé idéalisé. Ne pas être la femme de Loth qui regarde en arrière et se transforme en statue de sel. Refusons cette foi-musée. (Les musées sont gardés par des « conservateurs ».) La foi superstition (de « super stare » rester dessus) foi qui meurt de sa fixité. Espérer, c'est aimer le prochain pas. (Ici Dominique mime et décompose le pas qui est déséquilibre d'une jambe sur l'autre et qui fait avancer). Marcher, c'est oser avancer, partir (comme Abraham), faire confiance.

« Viens ! » Je t'appelle au possible de toi-même. La souffrance c'est sans doute l'extinction des possibles, la contraction sur la souffrance efface l'avenir. Le possible est ouvert par un « événement ». La Bible est un ensemble de récits d'événements où des situations figées sont débouchées par des inattendus. Quelque chose arrive. L'événement se marque toujours par trois caractéristiques : il est « imprévisible », hors de mon contrôle (comme une maladie qui survient), il offre de l'« altérité », c'est-à-dire qu'il met de l'« autre » dans ma vie, il est altération de mon ego narcissique qui veut tout contrôler, enfin il possède une valeur transformatrice, il apporte du changement. Dieu, c'est la manière dont tout arrive,

c'est le visage de l'événement. Nous avons à nous interroger sur la manière dont nous percevons la valeur de l'événement. Comment la Parole libère en nous la vie ? À une question d'un participant qui demande si il parle de la « Providence », Dominique répond qu'il n'aime pas ce terme poussiéreux qui renvoie à des concepts éculés (« il y a des produits toxiques dans nos croyances ») et qu'il préfère le terme de la « prévenance » de Dieu. Dieu a une Parole qui nous veut du bien...

Nous ouvrons un texte dont Dominique est « tombé amoureux ». Il s'agit de l'épître de Jacques, le frère du Christ . (Il note en passant que ni Jacques ni Paul n'étaient des « chrétiens », n'avaient conscience d'appartenir à une nouvelle religion).

Nous lisons : « Tenez pour certaine la joie sans réserve, mes frères, quand vous passez par diverses épreuves, sachant que la mise à l'épreuve de votre foi produit l'endurance. L'endurance produit une œuvre réalisée pour que vous soyez réalisés et accomplis, qu'en rien vous ne soyez laissés en arrière. »(Jc 1,2-4)

Épreuve : ce qui advient et qui ne me convient pas. Toute épreuve est un rappel de notre mort, une des seules certitudes que nous ayons, nous allons mourir (Heidegger dit que dès sa naissance l'être humain est assez vieux pour mourir). Remarque : en grec le mot épreuve est le même que le mot tentation. Être tenté= être mis à l'épreuve. L'épreuve nous rend méfiants. La Foi, ce n'est pas l'adhésion à un catalogue de croyances d'ailleurs plus ou moins ridicules et/ou incompréhensibles à ceux qui les énumèrent (l'« immaculée conception », « engendré non pas créé », l'infailibilité pontificale, etc.). La Foi, c'est faire confiance, se fier à ce qu'on croit fiable, la parole de l'autre. J'ai peur de ce qui va m'arriver. Angoisse. L'épreuve entame ma capacité à faire confiance. Il faut de l'endurance dans le temps, ce temps qui conduit à l'accomplissement. Il nous faut de l'énergie pour avancer jusqu'au bout de l'accomplissement.

La réflexion sur l'épître de Jacques est interrompue par un travail de groupe sur la parabole rapportée par Marc du paralytique passé par le toit (Mc 2,1-13). Dominique nous demande de repérer dans le texte les différents acteurs et ce qu'ils font, puis de déceler les événements qui adviennent, en quoi se manifeste de l'altérité et quels changements en résultent. La consigne est aussi de bien faire attention à tous les mots utilisés et penser à leur sens. Nous travaillons en trois groupes. Après la mise en commun des travaux,

Dominique reprend en insistant sur certains points. Il insiste sur l'attitude de (certains) des scribes. Ils sont assis dans la maison blindée. Quelle que soit la parole de l'autre ou l'événement, ils continuent à ressasser en circuit fermé. Ainsi faisons nous quand nous nous raccrochons à nos anciennes convictions, mentalités. Pas de changement. Comment changer de point de vue et arrêter de ressasser ? Chacun reste dans sa logique et refuse de voir. Les plus paralysés sont les scribes, ils raisonnent « en boucle ». Ils ont raison d'ailleurs du point de vue théologique, ils font une belle et bonne théologie : « seul Dieu peut pardonner les péchés », mais ils ne voient pas l'événement. Jésus lui ne se prend pas pour Dieu (il n'est pas fou). Jamais dans les évangiles il ne se prend pour Dieu. Mais les scribes, eux, disent ce que Dieu peut ou ne peut pas faire. Les scribes théologiens se mettent au-dessus de Dieu. Comme beaucoup de théologiens, ils obligent Dieu à se conformer à leur théologie (cf. l'indissolubilité du mariage, l'accession des femmes au sacerdoce)... Les scribes théologiens refusent l'ouverture qu'offre le trou dans le toit, le passage de Dieu. À la manière d'un animateur de groupe, Jésus « sent » l'opposition des scribes à ce qu'il dit, à la vraie parole de libération qu'il prononce pour le paralytique : « Enfant, tes péchés sont remis » (enfant, parce qu'il est au début d'un nouvel avenir). Il parle de lui en disant « le fils de l'homme ». Ce « Bar Adam » est une expression fréquemment utilisée par les juifs de ce temps pour dire « fils de l'humain », « je suis un humain », je suis « fils de l'humain ». Le problème des chrétiens aujourd'hui n'est pas d'avoir des difficultés à croire que Jésus est Dieu. Non, ça, ils en sont persuadés. C'est de croire que Jésus est un homme ; un homme de l'humaine nature. L'incarnation n'est pas encore comprise et on ne cesse de diviniser et d'éloigner Jésus de ce qu'il dit lui même : je suis un humain. On peut donc comprendre dans cette parabole que tout fils de l'humain (nous tous) dès qu'il s'ouvre à ce qui vient du ciel a autorité pour remettre les péchés. Le véritable miracle (comme souvent) n'est pas là où on le cherche (la manifestation extérieure de la paralysie). Le miracle est la guérison intérieure. Et sans doute la guérison extérieure avait déjà eu lieu lors de la guérison intérieure libératrice (tes péchés sont remis). Faire du bien en libérant. Difficile programme pour ceux qui veulent faire du bien aux autres. L'aide est souvent assujettissante. (« La main qui donne est au-dessus de celle qui reçoit », dit un proverbe africain – note du rapporteur). Le « care » comporte une

relation de pouvoir. « Prends ton grabat », alors que, jusqu'ici, c'est son grabat qui le prenait lui. Il est guéri, mais il doit prendre son grabat. On garde son grabat ; on n'en est pas débarrassé, on en est seulement libéré, on est devenu capable de le porter et de rentrer chez soi. C'est-à-dire dans le réel quotidien où on vit. Dans son quotidien d'avant, avec son grabat d'avant, mais libéré du fardeau intérieur. Alors le texte dit : « Tous sont mis hors d'eux-mêmes ». Ils sont décentrés par l'événement. Du jamais vu. « Qu'est-ce que Dieu ? demande Kierkegaard. Dieu, c'est quand j'entre en relation avec lui. » Quelle est ta relation à la relation ? Elle ferme ou elle ouvre ? On a souvent fait de Jésus, non pas un libérateur, mais un entraveur, un enchaîneur. Il dit « Va » au paralytique guéri et celui-ci s'en va sans dire merci, sans gratitude endettée. Il part sur un « Va » réellement libérateur.

Et Jésus ? Pourquoi ne pas voir qu'il est lui aussi modifié par l'événement. Il n'est pas une entité intemporelle et sans histoire. Il est humain de l'humain, sensible et en devenir. Il est changé aussi, il va au bord de la mer. Aurait-il découvert la puissance libératrice de sa parole ? Il se met à enseigner.

Nous revenons à l'épître de Jacques. Nous réfléchissons sur les mots épreuve/endurance/s'accomplir. L'humain est un inaccompli qui va vers l'accomplissement. Cela demande de l'endurance. Un chemin à emprunter pour rester un être en devenir. « Tu aimeras ton prochain comme toi-même » dit le texte. Tu « aimeras » est un futur, pas un impératif. Tu n'y arriveras pas aujourd'hui, tu recommenceras demain. Essaie encore et encore... Ton « prochain » est autre, il est celui qui vient vers toi différent dans son altérité. Difficile d'aimer cet autre et difficile aussi de s'aimer soi-même. Comment aimer l'autre, si on ne s'aime pas soi-même ? Va donc vers toi comme si tu allais vers un lointain prochain. L'angoisse et la peur nous font rechercher des « riens », des « avoirs » qui combtent. Mais il nous faut aller plutôt vers l' « accomplissement » dit le texte de Jacques. L'inaccompli n'est pas une malédiction, mais c'est un moteur qui nous met en marche. L'axe qui traverse la Bible, ce n'est pas la séparation entre le bien et le mal, mais l'opposition entre la mort et la vie. Il faut choisir la vie. On ne vit pas sa vie avec un code de conduite (religion comme un code de la route) ; ce qui importe c'est l'accomplissement de la vie, le parachèvement. M'équiper pour le parachèvement, pour l'accomplissement. Dieu n'éprouve personne, ne met personne en examen (Jc 1, 12-15). Mais il nous

donne du bon. Le désir de Dieu est de nous engendrer par la parole de vérité. Il est bon que toi tu existes. Même celui que tu n'aimes pas en toi, que tu rejettes. S'accomplir, c'est devenir soi-même en vérité. Va vers toi (Jc 1 17-18). Une vérité n'est vérité que si elle est bonne pour la vie (N.B. Tant de vérités de la religion sont stérilisantes ! Le meilleur antidote au christianisme, c'est la Bible). Notre accomplissement, c'est être encore plus nous mêmes. Et Dominique de répondre à un participant qui l'interrogeait sur la position de certain magistère de l'Église par rapport aux homosexuels dont les actes amoureux seraient intrinsèquement désordonnés et les amours de fausses amours, qu' « il vous faut être encore plus homosexuels ». Soyez plus vous-mêmes.

Sur « choisir la vie », Dominique développe quatre concepts utilisés dans le Nouveau Testament et mal traduits en français, disant qu'il y a deux mots en grec pour dire vie et deux mots pour dire mort et que l'effacement de ces nuances nous ont conduits à des incompréhensions. Vie= Bios ou Zoé et mort= Thanatos ou Nékros. Il faut relire les textes en voyant quels termes sont utilisés et quand. Un nouveau champ de réflexion s'ouvre ici.

Michel Elias



DOSSIER

Les études de genre sont aujourd'hui l'objet d'une offensive organisée par un courant conservateur de l'Église catholique. On peut comprendre pourquoi. Mais, de notre côté, en tant que LGBT, pourquoi s'intéresser aux études de genre ? Qu'avons-nous à retirer des apports de ces recherches universitaires entreprises au départ par des féministes ? Ces études se sont pas une "théorie du genre" comme on essaie de le faire croire. Leurs résultats peuvent nous apporter des supports dans notre lutte contre l'homophobie. Elles peuvent contribuer à nous libérer de notre propre homophobie intériorisée. Entre autres. Et c'est déjà pas mal.

Le genre, c'est le sexe tel que la société le définit, le fabrique, l'impose. C'est la manière dont nous traduisons dans nos comportements le fait d'être sexué. Nous traduisons notre sexe biologique dans nos manières d'être en respectant des normes socialement construites. Pour mieux imposer ces normes, le discours dominant prétend qu'elles sont "naturelles". Il serait "naturel" par exemple que le garçon se comporte en conquérant et que la fille aime être coquette. L'Église catholique, du moins la grande majorité de la hiérarchie, suivie par un large courant conservateur, bloque sur cette question. Elle en reste à une conception "essentialiste" de l'homme et de la femme basée tout à la fois sur une lecture traditionnelle de la Bible et sur une vision anthropologique figée.

Or, en tant qu'homosexuels, nous contredisons, volontairement ou non, la fonction soi-disant "naturelle" de notre corps. Nous avons tous vécu le décalage entre nos désirs et ce que nous sommes censés désirer selon notre sexe. Ce décalage est tel qu'il peut conduire certains et certaines à vouloir changer de sexe parce qu'ils et elles se sentent mieux dans l'autre... genre.

Les études de genre aident à explorer ce décalage, à se sentir mieux dans le "jeu" qui existe pour nous entre notre sexe biologique et notre personne entrant en relation avec d'autres personnes.

Le texte que nous publions ci-dessous provient de la mouvance des communautés chrétiennes de base dont fait partie la Communauté du Christ libérateur. Notre communauté partage l'esprit d'ouverture

dont témoigne l'article d'Anthony Favier, parue en mai 2013 dans la revue *Parvis*.

Étienne

Pour une approche chrétienne du genre

Quelle est la signification de mon corps ? Quelle part prend-t-il dans la définition de ce que je suis ? Pourquoi les différences physiques ? Comment dois-je comprendre mon désir et celui des autres ? Il s'agit de questions cruciales qui affectent autant nos sociétés que les groupes religieux qui s'y insèrent. La tradition chrétienne a longtemps eu deux notions pertinentes et efficaces pour comprendre l'identité, la différence des sexes et les désirs : la création et la vocation. Dans son élan créateur, et la Genèse a une place importante dans cette compréhension, Dieu nous crée sexué dans un vis-à-vis originel, indépassable et riche de sens, avec l'autre sexe. Mais loin de nous enfermer dans le mâle ou le femelle, Dieu nous appelle également à devenir des hommes et des femmes et à accomplir ainsi notre vocation. Cette dernière est l'endroit où pourrait idéalement se rejoindre la liberté humaine et sa volonté qui reste fondamentalement l'attention pour les autres et les plus petits de nos frères et sœurs. Dans cette tension entre création et vocation, différents états de vie vus comme donnant une signification particulière au sexe (la vie religieuse ou sacerdotale) ou à la différence des sexes (le mariage) doivent contenir les expériences sociales, sexuelles et affectives.

Pourtant la compréhension du monde et des sexes autour du pôle création/vocation, si elle est loin d'avoir perdu toute sa pertinence, se heurte à bien des problèmes aujourd'hui. Que d'incertitudes pour nous après les combats d'émancipation des femmes des années soixante-dix. Les féministes ont bien montré que ce qu'on faisait tenir sur la création, le sexe pour faire court, que ce qui passait pour naturel, était souvent construit et justifiait surtout la subordination. Bien des antiennes du passé ne sont d'ailleurs plus audibles ni

dans les communautés chrétiennes ni dans la société. L'essentialisme peine à se renouveler tant il développe des sermons enfermants peu crédibles sur des femmes complémentaires aux hommes. Il établit également des typologies de traits de caractères, d'attitudes ou de rôles qui, à la réflexion, ne sont pas foncièrement masculins ou féminins, mais peut-être plus communément et simplement humains. Des hommes peuvent mater et des femmes avoir de l'autorité. La variété sociale des configurations entre rôle social et sexe est immense. Elle échappe à tout schéma binaire et simpliste. Que d'incertitudes pour nous également depuis que l'émancipation des minorités sexuelles tend à dire qu'il n'y a pas de continuité évidente entre l'anatomie et les désirs que portent les individus. Dans nos sociétés, hommes et femmes n'apparaissent plus « naturellement » comme les deux pôles du désir amoureux ou érotique. L'attention grandissante, enfin, que l'on porte également à la trans-identité, l'inadéquation entre une anatomie et ce que perçoit soi-même une personne, nous montre que ce que l'on exhibe toujours comme naturel est loin de l'être dans bien des situations. D'un autre côté, une approche purement constructiviste effraie encore et à juste titre. Tout n'est-il que construction sociale et rapport de force ? Le corps est-il malléable et ne porte-t-il aucun sens en lui-même ? Faut-il renoncer à toute acceptation de la différence des sexes ?

Les études de genre sont nées à un moment de crise de notre histoire commune, lorsque l'essor de l'individu et la valorisation de l'autonomie, le progrès technique, la maîtrise de la fécondité, au premier chef, et l'émancipation des femmes, puis des minorités sexuelles, ont révélé les limites d'une pensée aux accents trop rapidement naturalistes et différentialistes. Le courant des études de genre, bien représenté aujourd'hui dans les différents milieux intellectuels, a ainsi proposé une nouvelle voie. Il propose une démarche de réflexion sur les identités sexuées et sexuelles, répertorie ce qui définit le masculin et le féminin dans différents lieux et à différentes époques et s'interroge sur la manière dont les normes se reproduisent jusqu'au point de paraître naturelles et potentiellement sources d'injustice.

Comment le recevoir dans un cadre de pensée chrétien ? Quelle place pour une éthique chrétienne du genre ? Les études de genre appellent à un questionnement qui peut être déstabilisant voire in-

quiétant car elles ébranlent l'éthique et la doctrine traditionnelles. On peut les refuser, les rejeter, les combattre ou bien les voir comme une chance pour penser une pratique de l'Évangile à notre époque. Dans les années soixante-dix, des théologiens étaient prêts à voir les éléments les plus déstabilisants des savoirs contemporains d'alors comme positifs voire comme autant de chances pour renouveler notre compréhension, de la foi et de son intelligence. Faut-il réhabiliter cette méthode ? Plus concrètement, les outils d'élucidation de la condition humaine qu'offrent les études de genre peuvent-ils être intéressants ? Ne nous montrent-elles pas combien, avant de tout miser sur la différence des sexes, il faut accepter également son devenir dans une histoire ?

Pourquoi y a-t-il une vivace opposition chrétienne au concept de genre ?

L'année 2011 fut marquée par une polémique d'une rare intensité dans le milieu scolaire. Elle surgit à l'occasion de la révision d'un programme de biologie pour les classes de premières. Le Secrétariat National de l'Enseignement catholique puis la Conférence des Évêques catholiques français se sont émus de l'introduction de la « théorie du genre » dans les nouveaux manuels produits par les éditeurs scolaires. Ils ont appelé les professeurs et les parents d'élèves à la plus grande vigilance. À leurs yeux les nouveaux ouvrages auraient été contaminés par une idéologie cherchant à subvertir les savoirs biologiques en matière de différence des sexes et sexualité. Cette dernière cautionnerait une approche trop compréhensive des comportements homosexuels et de la trans-identité. Un champ d'études relevant d'habitude du cadre plus confidentiel et feutré des débats d'idées académiques s'est ainsi retrouvé sur le devant de la scène publique et médiatique, suscitant des articles de presse, des émissions de télé et de radio voire des questions publiques au gouvernement de la part de députés. Du côté des chrétiens, même des milieux plus ouverts, très peu de réactions positives, la gêne et la méconnaissance semblant l'emporter sur la compréhension des études de genre.

Cette opposition de l'institution catholique aux études de genre est, rappelons- le, plus ancienne et a déjà une histoire. Cette dernière

prend surtout pour cadre les instances internationales de l'ONU et de l'Europe. En 1995, lors de la Conférence mondiale sur les femmes à Beijing, le terme genre entre dans les documents de travail et le programme d'action final. La notion de genre apparaît alors comme le meilleur moyen d'approcher de manière dynamique la question de la condition féminine. Avec une approche par le genre, il ne s'agit plus seulement d'un problème qui ne concerne que les femmes mais qui s'insère dans une réflexion plus générale sur la répartition sociale des activités ainsi que les rôles historiquement construits qui assignent des places aux femmes et aux hommes. Le Saint-Siège réagit pourtant vivement : « l'existence d'une certaine diversité des rôles n'est nullement préjudiciable aux femmes, pourvu que cette diversité n'ait pas été imposée arbitrairement mais soit l'expression de ce qui est propre à la nature d'homme ou de femme » (Rapport de la quatrième conférence mondiale sur les femmes, New York, Nations-Unies, 1996, p. 173). Au même moment, l'Église catholique romaine rappelle que le choix d'hommes par le Christ pour être ses apôtres n'est pas lié à un conditionnement social ou à un contexte historique et géographique particulier. Ce choix révèle bien quelque chose de la foi déposée dans la nature humaine qui ne pourrait être remis en cause. Le ministère sacerdotal masculin ne peut être vu comme un rôle socialement hérité aux yeux de Rome et on comprend bien que le concept de genre inquiète dans le sens où il appelle justement à interroger la différence des sexes et les évidences de la nature.

L'idée proprement catholique qu'il existe un complot idéologique cherchant à s'opposer à la famille traditionnelle et dont la théorie du genre serait le cheval de Troie qu'il faut combattre remonte clairement aux années quatre-vingt. Elle n'a eu de cesse de se renforcer depuis. Issue des milieux de réflexion sur les droits humains, la notion d'« identité de genre » émerge au début des années 2000. Définie comme « faisant référence à l'expérience intime et personnelle de son genre profondément vécue par chacun, qu'elle corresponde ou non au sexe assigné à la naissance, y compris la conscience personnelle du corps qui peut impliquer, si consentie librement, une modification de l'apparence ou des fonctions corporelles par des moyens médicaux, chirurgicaux ou autres », l'identité de genre comme concept juridique tendrait à intégrer dans la pro-

tection juridique à laquelle a le droit un citoyen non seulement l'orientation sexuelle mais également la trans-identité dans ses différentes dimensions : du travestissement à la modification chirurgicale. Dans les chemins propres du droit pris par nos sociétés, homophobie et transphobie tendraient à devenir des motifs aggravants de discrimination ou de diffamation à l'instar du racisme. Cette notion d'identité de genre a été transposée en droit européen dans le rapport d'Andreas Gross adopté par l'assemblée parlementaire du Conseil de l'Europe au printemps 2010. Intitulé Discrimination sur la base de l'orientation sexuelle et de l'identité de genre, il a été vertement critiqué par les nonces et des organisations familiales catholiques. Deux intelligences du monde contemporain entrent de plus en plus en confrontation. L'une classique selon laquelle il existe des normes naturelles qui ne relèvent pas du périmètre du droit, ne sont pas négociables et ne peuvent donc pas être changées. Il s'agit principalement aujourd'hui pour l'institution catholique des droits des individus à maîtriser leur fécondité ou aux personnes de même sexe à accéder au mariage. De l'autre, une nouvelle vision du corps et de l'intime où des règles, si elles sont démocratiquement élaborées et acceptées, peuvent évoluer.

Si le genre des sociétés change, que les activités et les attendus sociaux se redistribuent entre hommes et femmes, que les jugements éthiques se déplacent devant certains comportements, cela veut-il pour autant dire que tout se vaut, que cela est juste et qu'il n'y a plus aucun critère de valeur à avoir devant l'évolution de nos sociétés ? Aujourd'hui, nous pouvons prendre comme critères importants ceux de l'humanisme et le développement des droits humains : l'égalité, la dignité, la réciprocité et le respect de l'autonomie de chacun-e. Ces derniers restent fortement compatibles avec l'Évangile. Le Réseau Européen Églises et Libertés dont font partie les réseaux du Parvis et FHEDLES a ainsi soutenu le rapport Andreas Gross au nom de son attachement inaliénable aux droits des personnes homosexuelles ou trans-identitaires à être protégées et acceptées dans la société.

Peut-on dénaturiser l'approche de la sexualité humaine ?

Pendant longtemps, l'appréhension sociale et intellectuelle de la sexualité est en effet passée par le prisme du genre. Ce qui définis-

sait un homme et une femme, c'était également et indissolublement l'exercice exclusif d'une sexualité hétérosexuelle. Au XIX^{ème} siècle, chez Proust, les homosexuels masculins sont encore vus comme des personnes chez qui une âme de femme est prisonnière d'un corps masculin. Sexe, genre et sexualité ne sont pas conceptuellement séparés. Les trois coïncident même très bien dans ce qu'on désigne encore un sexe, fort ou faible, beau ou viril, et tout écart aux normes de son sexe est vu comme subversif ou pathologique, comme un désordre qu'il faut nécessairement combattre ou juguler car « contre-nature ». La psychanalyse freudienne, sûrement encore prégnante aujourd'hui dans notre façon de penser, ne dépasse pas ce cadre, elle lie fortement la différence des sexes à la différence des générations, ainsi l'attraction pour l'autre sexe à la maturité psychique. On ne pourrait passer à l'une que par l'autre, on ne pourrait s'accomplir comme homme et femme que par l'affectivité et la sexualité avec une personne d'un autre sexe.

Si l'approche naturaliste de la sexualité a été longtemps la nôtre ici en Occident, il n'est pourtant pas dit qu'elle englobe la variété des groupes humains ou des situations historiques ; c'est aussi sûrement là l'apport majeur des études de genre. Elles nous révèlent que des configurations sociales sexe/genre laissent une place à des pratiques homosexuelles, des travestissements rituels ou des organisations sociales de comportements sexuels non reproductifs. Il existe aussi des sociétés passées, comme dans la Grèce Antique, où ce n'est pas la différence des sexes qui organise la sexualité mais la façon de gérer le plaisir ainsi qu'une morale du contrôle de soi. Les débats actuels autour de l'ouverture du mariage aux personnes de même sexe donnent souvent lieu à des condamnations de l'homosexualité qui s'appuient sur des fausses évidences naturalistes : « c'est contre nature ! », des anthropologies péremptoires : « hors du couple homme-femme, rien de bon ! » et des psychologies catégoriques : « les homosexuels sont immatures ! » et bien peu sur l'Évangile finalement. Et pour cause ! On serait sûrement bien en peine d'y trouver un élément explicite pour réprouver moralement l'homosexualité. Le Christ n'est pas venu pour donner des fondements anthropologiques aux sociétés humaines mais pour appeler chacun à la conversion, à vivre en accord avec Dieu, à rendre plus juste son désir et à renoncer à une certaine forme de convoitise[i]. Pourquoi l'objet d'un désir serait-il le critère supérieur au

processus d'humanisation qui peut toucher ce désir ? Quelle place donnée aux nouvelles revendications identitaires des minorités sexuelles dans la société et dans les communautés chrétiennes ? Cette impérieuse question ne se résoudra sûrement pas par une réhabilitation artificielle de l'anthropologie passée.

Le genre comme moyen de comprendre ceux et celles qu'on subordonne

L'intuition d'une nature qui cache un construit culturel fonde un enjeu éthique d'émancipation dont bien des aspects peuvent être vus comme chrétiens. On connaît tou-te-s le mot du philosophe Blaise Pascal : la culture cette seconde nature. Des traits pris comme évidents et naturels peuvent être le fruit d'une acculturation progressive, si évidente, qu'on les naturalise en retour. Le sociologue Pierre Bourdieu avec son concept d'habitus avait dit quelque chose d'un peu similaire : la société produit dans le même mouvement de l'évidence et de la hiérarchie. S'il y a norme il y a en effet pouvoir et un enjeu de libération.

Dans les études de genre, il y a même très peu au final de toute-puissance de l'individu mais une petitesse somme toute très évangélique. On n'endosse pas un genre comme un costume au théâtre, selon son bon plaisir et son caprice du moment, et même chez une philosophe, sûrement à tort très décriée comme Judith Butler, avant d'être un sujet libre on est déjà produit sujet par d'autres. Dans l'évidence d'un regard, par la répétition d'un geste, par l'incorporation longue, permanente et répétée d'un geste ou d'une posture, le sujet est produit avant même d'en prendre conscience et de composer éventuellement avec. Le fait même que des expressions comme femme virile ou homme efféminé existent dans notre langue témoigne de la faiblesse d'une pensée qui s'arrêterait à l'évidence naturelle des sexes. Si nous n'étions vraiment que mâle ou femelle, il n'y aurait de féminin ni de masculin. C'est que les études de genre nous invitent à réfléchir selon un modèle beaucoup plus déstabilisant : personne ne s'accomplit véritablement dans son genre, chacun reste en-deçà du « masculin » et du « féminin », dont on serait bien en peine de donner une définition simple et arrêtée. Nous sommes tous dans une performance de genre plus ou moins consciente, plus ou moins aliénante, et plus ou moins

satisfaisante pour nous-mêmes et les autres.

Une approche par le genre permet en effet de placer sa compréhension du côté de ceux qui souffrent de la nature pour conforter un rapport de pouvoirs déjà existant et bien souvent ininterrogeable : femmes, minorités sexuelles, personnes qui relèvent des « subjectivités subalternes »^[ii] et ne sont pas l'étalon des discours sur la société. En cela, études de genre et théologie de la libération concorderaient sur leurs objectifs : se mettre du côté de ceux qui ne sont pas qualifiés pour produire les règles qui les dominent. Il y a une évidence du pouvoir qui se naturalise et permet de disqualifier ceux et celles qui ne s'y conforment pas. Les groupes religieux ne sont-ils pas eux-mêmes dans les mêmes logiques de contrôle des déviations de genre ? Lorsqu'un magistère masculin affirme que les femmes doivent être tenues à l'écart des ministères, ne neutralise-t-on pas la parole des premières intéressées à mettre des mots sur une vocation ? Lorsqu'on appelle actuellement les sœurs américaines de la Leadership of Women Religious Conference à adopter une posture plus conforme à la dignité de leur sexe, c'est-à-dire la modestie et la non remise en cause des normes pastorales ou des écrits doctrinaux produits par des hommes, que dit-on en sous-main du genre féminin catholique ? Comment cette situation nous éclaire-t-elle sur l'exercice de l'autorité du masculin sacerdotal ?

On pourrait avancer que le terrain sociétal, l'égalité homme-femme, la lutte contre les discriminations dont sont encore victimes les minorités sexuelles, constitue beaucoup moins l'enjeu d'une théologie de la libération que le terrain social des rapports socio-économiques Nord-Sud ou de la lutte contre la précarité qui affectent nos sociétés occidentales. Outre qu'il n'est pas vraiment établi que les logiques d'exclusion diffèrent véritablement, quand elles ne se cumulent pas parfois (pensons particulièrement aux femmes des pays en développement), il est intéressant de noter aujourd'hui que les communautés les plus avancées sur la pastorale des minorités sexuelles sont aussi celles souvent les plus sensibles aux questions économiques. Elles ne développent pas tant un appel à constituer des « gay churches » que des lieux de partage « inclusifs ». Saint-Merry ou le temple de la Maison Verte à Paris, qui se présente comme « une coalition de minoritaires », de nombreux lieux sûrement dans les régions, se veulent ainsi ouverts aux personnes autant en situation de marginalités socio-économique ou socio-

culturelle qu'issus des minorités sexuelles. Comment tenir la corde entre une reconnaissance de chacun dans sa spécificité et sa souffrance propre et le maintien de groupes ouverts à tou-te-s ? Comment faire entrer ce questionnement dans nos communautés.

N'ayons pas peur du genre !

Dans une revue de théologie morale, le frère dominicain Laurent Lemoine se demande si, au final, la peur des études de genre n'était pas un peu un « pétard mouillé » : « d'aucuns présentent les *gender studies* comme une idéologie historiquement aussi dangereuse que le marxisme ! Est-ce jouer les Cassandra que de le prétendre ? (...) De fait la galaxie du *gender* propose aux aventuriers un voyage indéfini fait de permanentes déconstructions socio-culturelles de soi (...) qui n'est pas sans écueils mais qui ne mène pas nécessairement au naufrage ». Sans pour autant souscrire à un optimisme béat à leur égard, il se demande si les études de genre ne peuvent pas nous aider à comprendre comment le sujet parle de lui-même et produit son identité à l'instar des personnages de l'Évangile : « comme Zachée, la femme adultère, le jeune homme riche, l'aveugle-né sont des individus à l'identité inachevée, errante qui se cherche, qui a besoin de se dire, d'être parlée à quelqu'un, Jésus en l'occurrence, qui les aide à atteindre la vérité d'eux-mêmes qu'ils possèdent sans le savoir malgré les voies sans issue empruntées jusqu'alors. Jésus est plutôt discret en matière d'éthique sexuelle. Cela a été maintes fois souligné. Elle [la galaxie du *gender*] met d'abord l'accent sur la recherche de vérité (...) Elle place la quête de soi, la quête d'identité sur une toile de fond très vaste dont la sexualité, pour être importante, n'est qu'un aspect, pas un détail bien sûr, mais un aspect. Jésus a conduit un groupe minoritaire qui s'est constitué à sa suite sur la base d'une subversion identitaire de ses membres qui ont quitté leur foyer, leur mode de vie, leurs repères sociaux, éthiques et culturels. La subversion éthique apportée par Jésus conduisait à affirmer, dans sa vie, ceci (...): « Le sabbat est fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbat. »

Anthony Favier

Références bibliographiques

Béraud Céline (février 2011) : « Quand les questions de genre travaillent le catholicisme », *Études*, 414/2, pp. 211-221.

Bereni Laure, Chauvin Sébastien et Jaunait Alexandre (2008) : *Introduction aux gender studies*, Bruxelles, De Boeck, 247 p.

Fassin Éric (2010) : « Les forêts tropicales du mariage hétérosexuel, loi naturelle et lois de la nature dans la théologie actuelle du Vatican », *Revue d'éthique et de théologie morale*, n°261, pp. 201-202.

Lemoine Laurent (2011) : « Questions nouvelles par les identités sexuelles d'aujourd'hui », *Revue d'éthique et de théologie morale*, n°263, pp. 9-29.

[i] Voir « La sainteté pour tous », billet du blog *Baroque et fatigué*, 4 octobre 2012.

[ii] Selon l'expression de la philosophe Gayatri Chakravorty Spivak.

Article publié dans : *Parvis* – « Le Genre dans tous ses états », hors série n° 29, mai 2013.



Cotisations 2014 : pas de modification des montants demandés !

Avec le mois de janvier vient le moment de renouveler votre cotisation en la versant sur notre compte bancaire (**IBAN = BE85068211312406 ; BIC = GKCCBEBB**), **avec en communication la mention cotisation 2014 + votre nom et, pour les membres effectifs et adhérents, votre antenne !**

Il y a quatre types de cotisations :

1. les membres de l'asbl (effectifs, adhérents ou sympathisants) payent **30 euros** ;
2. les couples de membres (effectifs, adhérents et sympathisants) vivant sous le même toit payent **42 euros** ;
3. les membres étudiants ou les membres qui ne bénéficient que de prestations sociales (chômage, aide sociale, pension, etc.) payent **12 euros** ;
4. les personnes qui ne sont pas membres mais qui désirent être abonnées à *La Lettre* payent **20 euros**.

Ceux qui nous rejoignent au cours de l'année sont invités à verser une cotisation au prorata de la période restant à couvrir.

La Lettre est envoyée sans enveloppe. Vous pouvez cependant la recevoir sous pli fermé. Dans ce cas, pour couvrir nos frais, veuillez ajouter **8 euros** au montant de votre cotisation en indiquant clairement « Lettre sous pli fermé ».

Fonds de solidarité

En cas de difficulté financière pour la participation à une activité, tout membre peut demander confidentiellement l'aide du Fonds de solidarité. Le montant de la participation financière est convenu avec le conseil d'administration ou l'un de ses membres.

Pour permettre ce soutien aux membres, le fonds a besoin d'être approvisionné.

Tout don sera le bienvenu et nous vous en remercions déjà.

Merci de le verser indépendamment de la cotisation sur notre compte bancaire (**IBAN = BE85068211312406 ; BIC = GKCCBEBB**), **avec en communication la mention « Fonds de solidarité ».**

Vous voulez rencontrer la Communauté du Christ libérateur ?
Vous vous posez des questions à propos de notre association ?
Contactez-nous au **0475/91.59.91**
ou sur le site de notre association : **<http://www.ccl-be.net>**

Dès lors vous aurez la possibilité de rencontrer une personne de votre région afin de trouver une réponse à vos questions et de partager vos attentes.

Une brochure de présentation peut être obtenue sur simple demande.



Du 18 au 25 janvier : Semaine de prière pour l'unité des chrétiens.
Pensons-y !



Les dates à retenir

Janvier 2014

Vendredi	10	à 19h00	Bruxelles	Réunion de prière
Dimanche	12	à 19h00	Bruxelles	Réunion d'antenne
Vendredi	17	à 19h30	Assesse	Réunion d'antenne
Vendredi	30	à 19h30	Liège	Réunion d'antenne

Février 2014

Vendredi	07	à 19h00	Bruxelles	Réunion de prière
Dimanche	09	à 19h00	Bruxelles	Réunion d'antenne
Vendredi	21	à 19h30	Assesse	Réunion d'antenne
Vendredi	28	à 19h30	Liège	Réunion d'antenne

Mars 2013

Vendredi	07	à 19h00	Bruxelles	Réunion de prière
Dimanche	09	à 19h00	Bruxelles	Réunion d'antenne
Vendredi	21	à 19h30	Assesse	Réunion d'antenne
Vendredi	28	à 19h30	Liège	Réunion d'antenne